

Culture

Kan PAO, *In Search of the Supernatural: The Written Record*, traduit par Kenneth DeWoskin et J.-I. Crump, Jr., Stanford, CA: Stanford University Press, 1996, 283 pages, 39,50\$ U.S. (relié)



Maurice Coyaud

Volume 16, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083970ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083970ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coyaud, M. (1996). Compte rendu de [Kan PAO, *In Search of the Supernatural: The Written Record*, traduit par Kenneth DeWoskin et J.-I. Crump, Jr., Stanford, CA: Stanford University Press, 1996, 283 pages, 39,50\$ U.S. (relié)]. *Culture*, 16(2), 118–119. <https://doi.org/10.7202/1083970ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

est encore loin d'une anthropologie clinique vraiment crédible.

L'ouvrage se termine sur un épilogue qui a des airs de queue de poisson et dans lequel Herdt et Stoller laissent l'impression nette de réfléchir à haute voix, en s'entretenant ensemble de tout et de rien. De ce qui leur a plu, de ce qui les a embêté. Du manque avoué d'objectivité. De l'importance de pas exploiter les informateurs, des conséquences du séjour de l'ethnographe, et du besoin de communiquer. Le lecteur pressé dirait que le chemin était long vers de telles banalités.

Et je terminerai en une phrase qui aurait pu, seule, servir de compte rendu critique. Une question qui respecte la perspective très actuelle des auteurs, puisqu'elle est personnelle, intime, sincère, authentique et absolue. Une question qui veut offrir un test de leur critique sévère et révolutionnaire. Une question qui cherche à comprendre si la position de Herdt et Stoller nous mène vers un cul-de-sac qui se transforme vite en une négation de toute anthropologie : «Pour quelle raison, au juste, moi qui suis bien chez moi, devrais-je me préoccuper des angoisses, à l'autre bout du monde, d'un Sambia né avec un pénis trop petit?»

Kan PAO, *In Search of the Supernatural : The Written Record*, traduit par Kenneth DeWoskin et J.-I. Crump, Jr., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 283 pages, 39,50\$ U.S. (relié).

Par Maurice Coyaud

CNRS, Laboratoire de Langues et civilisations à tradition orale (LACITO)

Kan Pao, né dans le Honan, petit fonctionnaire des Chin de l'Est (217-419), a compilé le recueil de *mirabilia* ayant pour titre *Sou shen chi* «notes de la quête des esprits». La traduction présentée ici a pour premier mérite d'être complète. Les transcriptions sont en Wade-Giles ; un index donne les graphies en caractères chinois.

Une édition française publiée par Gallimard-UNESCO sous la direction de Rémi Mathieu en 1992, avec pour titre «Gan Bao. À la recherche des esprits», ne donnait que la moitié de l'original. J'en ai fait un compte rendu publié dans *L'Homme*, n° 137, janvier-mars 1996, pp. 239-240.

Kan Pao était féru de théorie du *yin-yang* et d'art divinatoire. Sa compilation couvre une assez grande variété de faits : 464 histoires regroupées en vingt chapitres. Les textes de type divinatoire (*omen*) sont regroupés en particulier dans les chapitres 6 et 7, et suivent l'inspiration des écoles de *yin-yang* et des *wu-hsing* «cinq éléments». Ils sont souvent tirés mot à mot de textes situés dans l'histoire dynastique du *Han-shu* et le *Hsi Han-shu*.

Des notices hagiographiques concernant des immortels sont concentrées dans le premier chapitre et éparpillées dans les chapitres 8, 9 et 10.

Puisqu'il s'agit de traductions, il est utile de comparer les manières de rendre l'original. Dès la première phrase du premier texte, intitulé «Shen Nung» (Shen Nung, dieu de l'agriculture, succéda au couple divin primordial formé par Fuhsi et Nüwa) dans le texte anglais, et «Les cent plantes» dans le texte français, on constate des divergences notables. Lionel Epstein (UNESCO) traduit : «De son fouet flamboyant, Shennong fouailla les cent plantes.» Ceci correspond à : «Shen Nung used his ochre flail to thresh the hundred plants». Flamboyant n'est pas ocre. *Thresh*, c'est «battre» ; «fouailler» des plantes est bizarre. En de nombreux détails, les traductions sont vraiment très éloignées. D'où l'intérêt de l'entreprise : le spécialiste peut se référer au texte original, et juger. Le non-spécialiste n'a guère d'arguments pour choisir l'une ou l'autre interprétation.

On peut s'interroger sur les critères de choix qui ont fait écarter à l'équipe dirigée par Rémi Mathieu la moitié des textes de l'original. Il suffit de se reporter à l'ouvrage recensé ici. Soit dans le livre 1, le premier texte écarté par Mathieu est le n° 14. On lit ceci dans la traduction de DeWoskin et Crump, que je retraduis en français :

Lu Shao-ch'ien venait de Shen-yang. L'empereur Wen des Han se déguisa une fois et donna une fortune en or à Lu, espérant apprendre de lui sa Méthode. Shao-ch'ien, s'appuyant sur son bâton doré, et tenant un éventail d'ivoire ciselé, jeta l'empereur hors de sa porte de façade.

On peut supposer que ce texte a été écarté en raison de sa petitesse. Pourtant, il est intéressant, puisqu'il montre combien ce genre de «saints» pouvait être au-dessus des liens d'obédience administrative. Le texte écarté qui vient après est le n° 19 du premier chapitre. Il s'agit d'une historiette un peu plus longue, narrant comment un men-

diant de l'époque Han était sali par des excréments que les gens lui jetaient dessus. Mais il réapparaisait toujours très propre. Il fut mis aux fers. Mais il retourna mendier sur la place du marché. Finalement, les maisons de ceux qui l'avaient souillé s'écroulèrent. Texte pas tellement merveilleux, si on le compare à des histoires vraiment incroyables rassemblées dans le *Sou shen chi*. Mais quand même.

Le troisième texte écarté du premier chapitre concerne (n° 24) «Hsü Kuang et l'odeur du sang». Kuang s'étant fait refuser un melon, réussit à en faire pousser instantanément un autre pied, en enfouissant dans un trou un bout de sa peau. Il put nourrir les spectateurs avec de nombreux melons. Kuang pouvait prédire exactement les sécheresses et les inondations.

Le texte n° 33 du deuxième chapitre, qui a été écarté par l'équipe de Rémi Mathieu, est pourtant bien intéressant : il s'agit d'action à distance. Un certain Fan Ying à Hu shan, sent grâce à un violent vent du sud-est, qu'un incendie s'est déclaré dans le district de Chengdu; il prend une bouchée d'eau, la crache. Plus tard, on lui annonce que l'incendie a été éteint au moment même où il réalisait ce crachat magique.

C'est sans doute leur extrême brièveté qui a fait écarter aux traducteurs français les n° 35 à 40. Dans le n° 35, on voit un nommé Chao Ping se voir refuser le passage sur un bac. Qu'à cela ne tienne! Il étale son foulard de tête sur la rivière, s'assied dessus, souffle de manière à produire un grand vent, et franchit la rivière. Le n° 36 nous présente le même Chao Ping, très pur et frugal, utilisant les fleuves coulant vers l'est en guise d'alcools de sacrifice et de l'écorce de mûrier en guise de viande séchée. Le n° 37 n'a pas deux lignes et, en effet, ne vaut pas la peine d'être retenu. Le n° 40 nous montre un certain Hsieh Chiu écrivant un talisman en rouge, le jetant dans un puits : un couple de carpes bondit hors de l'eau. Les deux poissons cuits nourrissent la foule des vassaux du magicien.

Je donne pour finir, traduction du n° 45 (écarté par l'édition UNESCO), un récit de «réunion» d'un vivant avec sa femme morte depuis plusieurs années:

Cela se passait sous les Han. Un veuf s'adresse à un Maître taoïste : «Si vous pouviez me laisser parler à ma femme de nouveau, je mourrai sans regret». Le Maître lui dit : «Tu peux lui rendre visite, mais dès que tu entendas le

tambour résonner, quitte-la aussitôt! sans tarder!» Le Maître récite ses formules pour une telle réunion, et en un rien de temps, le veuf se trouve avec sa femme. Ils bavardent, éprouvant joies, chagrins, affection profonde, tels qu'ils les éprouvaient du temps qu'elle était en vie. Le temps passe ainsi, le tambour résonne, le veuf ne peut pas demeurer là, s'enfuit, mais doit laisser son pan d'habit coincé dans la porte. Il l'arrache et se sauve. Un an plus tard, le veuf meurt à son tour. Quand ses descendants ouvrent le caveau de famille pour l'y ensevelir, ils trouvent, coincé dans le couvercle du cercueil de son épouse, un pan de l'habit du veuf.

Les exemples donnés ci-dessus auront servi à montrer, je l'espère, que l'ouvrage recensé est indispensable et, pourtant, ne se substitue pas à la traduction de l'équipe de Rémi Mathieu, car les choix de traduction sont fort divergents, et le folkloriste doit pouvoir disposer des diverses solutions apportées aux difficultés d'interprétation.

Robert J. SHARER, *The Ancient Maya*, Stanford, CA : Stanford University Press, 1994, 892 pages, 24,95\$ U.S. (broché), 75,00\$ U.S. (relié).

Par J.C. Langley

Lorsque cet ouvrage, écrit par Sylvanus Morley, le spécialiste de l'archéologie maya, fut publié pour la première fois en 1946, il devint très rapidement un classique. Son originalité provenait du fait que, malgré tout ce qui avait déjà été écrit au sujet de sites mayas particuliers et des divers aspects de la culture et de l'organisation sociale maya, l'ouvrage représentait la première tentative de synthèse de la nature et du développement de cette civilisation depuis ses origines jusqu'à la conquête espagnole. L'ouvrage était également réputé pour ses nombreuses illustrations qui rehaussaient le texte et pour la passion qui animait l'auteur dans sa description des Mayas qui étaient représentés comme les Grecs du Nouveau Monde, des intellectuels qui se consacraient principalement à l'étude des mathématiques et des phénomènes célestes.

Le livre jouit d'un succès immédiat et les quatre éditions qui suivirent, dont une seule fut préparée par Morley peu avant sa mort en 1948, en témoignent. Toutes ces rééditions, et plus particulièrement celle de 1994 qui est le sujet de ce compte rendu, reflètent également l'augmentation consi-